

L'avenir sombre des glaces

Catherine Harton

Numéro 146, mars 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83235ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harton, C. (2016). L'avenir sombre des glaces. *Les écrits*, (146), 71–76.

CATHERINE HARTON

L'avenir sombre des glaces

Ce matin ce fut un ours. La banquise s'est retirée de la terre – un peu comme le coton finit par quitter la linaigrette –, la banquise lui a tourné le dos et elle a emporté l'ours. L'ours regardait l'omble chevalier zigzaguer au travers des glaces pour achever son ballet à quelques centimètres de son nez. Ce n'est pas la première noyade dans la baie de Disko, le soleil aiguisé de plus en plus l'escadron des banquises et les pêches finissent dans l'été précoce. Avant l'ours, ce fut quelques pêcheurs que la mer a décidé de garder pour elle. La banquise est maintenant un pont lâche.

Nuuk, été 2010

Des badauds sont rassemblés au marché de poissons; bermudas découpés à la hâte au couteau de poche, casquettes imbibées de sueur, visages rougeauds. Un soleil furieux lacère la peau timide des Groenlandais. On s'agglutine aux parois de Nuuk, on se laisse caresser de son haleine chaude. Tani sculpte ses cheveux en un chignon un peu mou, elle a l'impression qu'elle halète du même souffle que la foule du marché. Elle chancèle un peu, le manque de sommeil sans doute, les nuits à Nuuk ont le souffle court, la chaleur parcourt désormais la colonne vertébrale des habitants, depuis quarante-huit heures, ébranle les sommeils de plomb. Elle observe les marchands terrorisés devant les mares d'eau que la glace a multipliées, les poissons ressemblent à des ballons dégonflés. On rassemble

les efforts pour sauver des bouts de chair, les espèces rares qu'on espérait vendre à prix fort pour s'offrir un congé. Un Nuukois essaie de vendre son poisson à rabais, demain il sera trop tard, il exhibe la peau flasque du vertébré aquatique au nez de quelques touristes qui flairent une bonne affaire, tout est question de minutes, on doit consommer sur-le-champ. Tani n'entend plus que le bruit des chairs qui s'entrechoquent, gluantes, dans les sacs en plastique, ça lui lève le cœur. Le même vendeur porte des bottes de caoutchouc barbouillées de sang qui restent collées au sol.

Il n'y a que les quelques enfants sur un terrain vague qui semblent s'amuser, ils miment un serpent d'eau, s'esclaffent tout en se rafraîchissant avec un boyau d'arrosage. L'un d'eux remplit une petite chaudière de plastique et l'envoie au visage de ses amis. Leur jeu doux semble sans fin, ils glissent sur la pelouse luisante maintenant inondée. Tani observe ces petits êtres liquides, cette façon qu'ils ont de résister à la morosité ambiante, cette facilité pour le jeu et les rires. Elle envoie la main à son petit voisin qui accourt instantanément vers elle, son short ballotte sous le poids de l'eau, il secoue sa tignasse vers Tani, s'agrippe à son corps, apporte un peu de fraîcheur. À cet instant, Tani ne demande qu'à se rapprocher des siens, vivre avec eux cet été qui s'annonce sans fin.



Quelques nuages sont fixés à l'ardoise du ciel, Tani regarde un avion de la Air Greenland se poser, gracieuse, comme un cygne sur l'eau. Le petit aéroport est pratiquement désert, seules quelques carcasses d'avions attestent de ses fonctions et la poignée de passagers qui attendent, gobelets de café à la main, le prochain vol pour Kangerlussuaq. Tani a ramassé toutes ses économies pour se payer ce voyage, elle était impatiente de voir ses parents, cousines et cousins avec qui elle avait

l'habitude de célébrer l'été, la chaleur a devancé ses plans. Elle a hâte de goûter à nouveau aux jours qui s'allongent languoureusement pour ne laisser que des stries d'or et de rose dans le ciel. Elle s'impatiente de pouvoir participer aux histoires autour d'un feu, à la chasse aux oiseaux ainsi qu'aux soirées particulièrement endiablées des *dansemik*. Elle se souvient du premier baiser échangé lors d'une de ces soirées, du frisson laissé sur sa peau, de l'engourdissement dans ses jambes ainsi que du métronome affolé dans sa cage thoracique.

Maintenant Tani sent que le métronome cogne à nouveau, il bat d'impatience les premières mesures de l'été des retrouvailles. Le bitume de la piste d'atterrissage semble liquide, liquéfié par la chaleur. Tani imagine l'avion se débarasser de sa cage d'acier comme d'une vilaine peau, le vent ne réussit pas à apaiser les quelques passagers. Une fois assise, Tani regarde l'avion se détacher du sol, tendre ses longues ailes de tôle et très vite s'engouffrer dans les nuages. La température baisse et l'avion avale des milliers de mètres d'altitude.



Kangerlussuaq, été 2010

Les roues frappent la chaussée, les secousses sont intermittentes, Tani s'accroche au siège du passager en avant d'elle. La nausée la reprend, la bile remplit sa gorge. Elle attend de sortir de cet état vertigineux. Quelques minutes la séparent des siens et de la petite maison familiale, elle attrape un journal laissé sur un banc et lit un titre choc en lettres rouges, en danois : *Deuxième noyade de pêcheur cet été. Faites attention aux banquises trop minces !* Tani trouve le titre un peu ridicule : faire attention aux banquises trop minces, ce n'est pas tout le monde qui a un bateau pour pêcher en bordure de mer ! Tapita accueille sa cousine avec une grande claque dans le dos et s'empare de son sac. Elle

raconte les dernières nouvelles du village avec enthousiasme, esquisse un après-midi de baptêmes: la première année de son fils à l'école, les débuts de son frère à la radio, la mort du vieux Senahu. Tapita ne reprend guère son souffle, elle débite des bribes d'histoires à un rythme effréné, ses parents seront de retour ce soir, ils ont bien hâte de la voir. Tani demande à Tapita de se rendre au *pain de sucre*, mais Tapita a une soupe au poisson sur le feu pour le retour.

Tani a l'impression de n'avoir quitté le village qu'hier, on l'accueille en reine, on lui offre des *kamik* en espérant qu'elles serviront pour un retour définitif, quelques morceaux de *mataak* à mâcher, Tani est étourdie face à cet enthousiasme et les retrouvailles qui débordent en quelques larmes, sa mère la serre longtemps dans ses bras, émue, elle presse sa fille contre elle. Les festivités se terminent par de la bière et du café, les enfants dorment pêle-mêle dans un coin, épuisés, on entend leur respiration se frayer un chemin à travers les conversations. Tani parle peu, ne raconte pas sa nouvelle vie à Nuuk, ni ne parle de ses études en journalisme, la seule chose qui compte pour le moment ce sont les lanternes dans les yeux de chacun et le rire de son père qui fracasse la pièce.

Le lendemain, Tani et Tapita marchent vers l'ouest, se laissent bercer par le vent au pied de la montagne. Tani est tout à coup intriguée par une maison en ruine, tout près de la mer, à quelques pas des roches qui les séparent de l'eau, une maison, le bois pourri, la base mangée par le sable, une croûte de sel solidifie les murs, derrière la maison une boue grise nappe l'entièreté du terrain. Tapita demande:

– Tu te souviens à qui appartient la maison?

– Oui, elle appartient au vieux Senahu, il habite où maintenant?

– Nulle part, Tani. Il est ici, dans sa maison.

– Mais comment est-ce possible?

— Il y a eu une sorte de glissement de terrain, à ce qu'on dit. Le pergélisol fond très rapidement et les maisons en bord de mer sont souvent frappées par ce genre de malédiction. Les tuyaux à l'intérieur se sont brisés, la maison a été inondée et le vieux Senahu était à l'intérieur. Il disait qu'il voulait mourir dans sa maison pour pouvoir toujours voir la mer.

Tani ne dit rien, elle marche en silence aux côtés de sa cousine, son cœur se serre en pensant au vieux Senahu fossilisé à l'intérieur de sa demeure. On ne lui avait pas raconté comment était mort le vieillard, ni que les glissements de terrain arrivent de plus en plus fréquemment, on n'a pas voulu l'inquiéter. Tani regarde en direction de la mer, complètement abasourdie, elle se demande comment elle en est venue à détester le soleil.



